

Epreuve - Matière : 101-0893

Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

« Pourquoi cacher nos pleurs ? Il n'est plus temps de feindre ? » : tel est le premier vers par lequel Ercis se désole de la mort de sa bien-aimée, dans les seconds « Stances sur la mort de Elém », rapportées par Laonice. On y voit affleurer la question, quasi omniprésente dans L'Astée et dans le code galant que cette œuvre contribue à fonder, de la feinte amoureuse : il semble que l'expression franche des sentiments ne peut se faire qu'après une séparation irrémédiable. De fait, chaque histoire d'amour de ce « bréviaire de tous les courtisans », comme Honoré d'Urfé qualifiait lui-même son œuvre d'après ce qu'en rapporte Jean-Pierre Camus, est parcourue de nombreux dilemmes sur les difficultés qu'il y a à être sincère dans un monde où la bienséance va de pair avec la dissimulation. C'est pourquoi Tony Gheeraert, dans L'atome aux deux visages, élève la réflexion sur ce roman au niveau métaphysique : « Tant tant qu'une longue suite d'histoires d'amour, L'Astée serait donc une interrogation ontologique sur la vérité et le mensonge, l'être et le paraître dont le Baïllénat provoque la dérive de signes devenus illisibles et indéchiffrables. Les personnages rêvent de retrouver le paradis perdu du sens, sans s'apercevoir que c'est précisément cette dérive du signifié qui permet au roman, métaphore de la vie, de se dérouler : l'écriture de L'Astée, quête indéfiniment reportée d'un sens à jamais inassignable, exige que les mots et les choses cessent de coïncider. » Ainsi est posée la question du sens, ou du signifié, de ce qui est donné à lire (et à entendre) dans ce roman ; ce qui est donné à lire, c'est donc le signifiant.

Tony Gheeraert discerne deux niveaux d'appréhension des personnages entre lesquels il y a non-coïncidence, « Baïllénat » c'est-à-dire fléchissent

un écart peu important mais non négligeable : le premier niveau correspond à ce qui demeure caché ou inaccessible — « la vérité », « l'être », le « sens » ou le « signifié », le « paradis » — et le second niveau correspond à ce qui est à portée des observateurs intradiegetiques — « le message », « le paratexte », la « quête » de sens, la « dérive » de ce même sens, la quête du paradis susmentionné. Si le premier niveau demeure inaccessible, c'est parce qu'il est couvert par le second, qui est du ressort de l'expression : s'il y avait adéquation entre « paratexte » et « être », alors on pourrait accéder à celui-ci par le biais de celui-là. Encore en amour, tout est donc une question de fidélité. On songe à Gheraert estime que les signes donnés par les êtres ne correspondent plus à rien de stable, d'où le trio d'adjectifs : « illisible », « indéchiffrable » (à propos des signes), « insaisissable » (à propos du sens). L'idée d'un « paradis perdu » oriente tout de suite vers l'idée, bien ancrée dans les esprits du temps de d'Urfé après les sanglantes querres de religion, de la déchéance de l'homme ; d'où l'importance de la notion de « vie » employée par T. Gheraert. En effet, la vie de l'homme exilé de l'Eden est placée sous le signe du travail, de l'errance, de la souffrance et de la mort, si bien qu'un roman mettant en scène la « dérive du signifié » constitue une « métaphore de la vie » errante.

Néanmoins, le fait même que les personnages de *L'Astree* soient en quête de vérités sur la nature de leurs sentiments les uns envers les autres suppose qu'il y ait un espoir de réparation, de restauration de cet ordre manifestement révolu. S'agit-il donc d'une pure illusion, et nos personnages « rêvent »-ils seulement ? Le roman se fonde, certes, sur les incertitudes et les fluctuations du sens parce qu'il montre les personnages en proie eux-mêmes à une « interrogation ontologique » sur l'essence de leurs histoires et de leurs relations, à savoir l'amour. Le mot *dérive*, employé à deux reprises ici par T. Gheraert, qui signifie un écart inexorable et toujours croissant entre une trajectoire attendue et une trajectoire effective, n'est pas sans évoquer une métaphore aquatique qui serait en parfaite adéquation avec le monde bucolique qui est celui de *L'Astree* : la rivière Lignon, au centre de la géographie forézienne choisie par l'auteur et également au centre des activités, des déplacements et des préoccupations des personnages, peut

entraîner à la dérive les êtres et les choses, à commencer par Céladon et ses lettres. Et cependant, pour garder ce symbolisme, n'oublions pas que Céladon n'est pas entraîné jusqu'au bout et que son frère parvient à récupérer l'une de ses lettres entraînées par le courant. Il est possible, par conséquent, de mettre un terme à la dérive des « choses » ; reste à examiner s'il en est de même pour la dérive des « mots ». Dans quelle mesure le roman L'Astrée laisse-t-il à ses personnages, dans le déroulement inégal de leurs discours et de leur vie, la liberté de mettre en adéquation leur volonté d'adopter une expression, c'est-à-dire un ensemble de signes, qui leur soit propre, et leur quête, toujours insatisfaite, du significatif définitif qu'est la vérité ?

Il est vrai que les innombrables illusions qui font fluctuer le sens de paroles et de actions de un et de autres font progresser L'Astrée par une succession d'achèvements. Toutefois, la vérité n'en demeure pas moins un horizon d'attente du roman, aussi bien pour les personnages que pour le lecteur. C'est ce qui fait que le sens, au lieu d'être simplement inaccessible, est en permanente reconstruction dans les interactions orales qui structurent le roman : les personnages ont encore, de cette façon, prise sur la vérité.

Dans l'idylle paradoxale qu'est L'Astrée, la douceur de vivre n'a d'égale que la peine de ceux qui cherchent un sens fixe à assigner à cette vie. Le roman progresse à mesure que ses personnages stagnent dans l'incertitude et les faux-semblants, et il est en cela une image de leur vie.

Pour que L'Astrée soit, comme l'écrit Mme de Gournay, le « bréviaire des dâmes et des galants de la cour », il faut que cette œuvre donne à voir tout ce qui rend une relation amoureuse subtile, délicate et raffinée et ôte à l'amour ce qu'il peut avoir d'abrupt. Néanmoins, ce code de bréviaire ne va pas de soi, et même s'il est donné par souhaitable il crée d'innombrables malentendus parmi les personnages de L'Astrée. En effet, le savoir-vivre astréen exige notamment que les femmes feignent l'indifférence et que les hommes soient toujours suspects de feindre l'amour ; réside la difficulté que pose ce déséquilibre est malaisé, à tel point que les signes se brouillent : comment prouver qu'on aime vraiment ? Le plus important des méprises racontées dans L'Astrée est bien sûr celle qui pousse Céladon au suicide parce que les signes amoureux qu'il adressait par feinte à Aminte sont interprétés par Astrée — sous l'influence de Lemie — comme traduisant un sentiment réel. Cette situation — si marquée de façon exemplaire la divorce entre l'être et le paraître : les signes d'un moment sont capables d'équivaloir aux signes

précédents alors que l'être qui y est sur-jacent change radicalement de nature. De plus, la personne même qui a encouragé cette posture de duplicité (qui est proprement une imposture) est inapte à déchiffrer les signes de celui qui se fait que lui-même. Il y a un surcroît du malentendu : la feinte est prise pour une déclaration sincère et l'obéissance pour de la déloyauté. Or si la capacité d'altérer ses apparences — c'est-à-dire d'adopter un discours, une attitude — est à ce point parfaite et que, à rebours, l'aptitude homérique des individus est à ce point défaillante, alors, effectivement, nous assistons à (« la dérive de signes devenus illisibles et indéchiffrables »). L'aboutissement de cette dérive est d'ailleurs atteint lorsque Céladon, Astée, Phillis et Lycidas décident conjointement, en bonne intelligence, d'établir entre eux des relations feintes pour cacher aux autres leurs véritables sentiments, pour finalement voir le stratagème se retourner contre eux : Céladon croit qu'Astée aime Lycidas, Astée croit que Céladon aime Phillis, etc. Nos personnages font donc triompher le message, et ce, malgré qu'il en aient : Céladon et Phillis se rejoignent en ce qu'ils supplient leur bien-aimée de ne pas leur ordonner d'aimer une autre femme. Les récentes galanteries de la feinte provoquent donc d'abord le désarroi des hommes, puis, dans le cas d'Astée et de Céladon, la défiance de la femme, jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive — trop tard — de son erreur de lecture des signes.

Au-delà des malentendus qui font s'égarer les personnages dans les méandres des signifiants, le roman de d'Urfé fait clairement voir que la tromperie est plus efficace que la sincérité : le parasite remporte ici une seconde victoire, teintée de pessimisme. Qu'on songe à la « tromperie de Climante », qui est un remarquable tour de prestidigitateur fondé sur une maîtrise fine des techniques de l'érotique, et l'on s'avisera que les apparences fondent la croyance. À cet égard, le faux druide, à grand renfort d'inventions oraculaires, de lectures fantaisistes des lignes de la main, d'effets pyrotechniques et de dignités réfléchissants, se démarque du seul vrai druide qui figure parmi les personnages de la première partie de *L'Astée* : Adamas. Celui-ci est tout entier un être de raison et de parole dans cette première partie, et non un être de magie. Le « bâillement » entre l'être et le parasite se trouve ici dédoublé : d'une part, il y a le faux druide qui ajuste son comportement à ce que l'on attend d'un druide, avec rituels, purification et pratiques extraordinaires ; d'autre part, il y a le druide véritable qui ne se comporte pas en tant que druide. Le fait que Climante emporte la conviction de Galathée ne signifie pas autre chose que l'efficacité du seul parasite, qui est ici messager. Quant à Adamas, il a bien été systématiquement qualifié de « sage »

Epreuve - Matière : 101 - 0893

Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

et de « font avisé », il s'avère incapable de convaincre Galathée de son erreur. L'écrit rejoint celui de Léonide, qui a pourtant rapporté exactement à Galathée les propos de Climante et de Phénas, qu'elle a eus le bonheur de surprendre à l'auberge : son témoignage, parfaitement véridique, est interprété comme mensonge par Galathée, qui suppose aveuglément sa compagne de vouloir s'arroger le cœur de Céladon. Tant le monde sait, dans le roman, que l'amusant rend autant trompeur que barbare, et à nouveau ici l'interprétation échoue à atteindre le vrai, alors même que la vérité est disponible. La seule manière de résoudre le problème en question sera donc de revenir à la source, en déguisant et en exfiltrant Céladon (livre VIII). L'interrogation qui est ici soulevée porte bel et bien sur l'efficacité et sur l'utilité du message et de la vérité.

Mais, à un degré supérieur, l'interrogation porte sur l'existence même de la vérité : une fois le message enlevé, quel nous reste-t-il ? De fait, indépendamment de tous discours, il existe une source de vérité dans *L'Atterré* : la bien nommée « fontaine de la vérité d'Amour ». Mais si T. Gherard parle d'une « quête indéfiniment reportée d'un vers à jamais inassignable », c'est précisément parce que cette source objective et magique de la « vérité d'Amour », susceptible d'éclairer tout un chacun sur les angoisses et les malentendus qui ôlent les relations interpersonnelles, est condamnée avant même le début du roman. Des animaux enchantés, lions et licornes, gardent l'entrée de ce lieu auquel toutes les âmes en peine aspirent. Ainsi, le seul élément qui garantirait la vérité absolue d'une relation humaine est interdite d'accès ; au reste, l'inachèvement même de *L'Atterré* par son auteur laisse en suspens la question de savoir si le sortilège doit à la fin être levé. Ce

n'est pas un hasard si L'Astrée s'ouvre après la condamnation magique de la fontaine de la vérité d'Amour : cet écueil dicte en effet la « quête » de sens dont parle T. Gheeraert. Que ce soit Cléonard cherchant à s'assurer de la permanence de l'amour d'Astrée ou Lybriande voulant connaître son identité réelle et celle de ses parents, tous les regards semblent tourner vers ce lieu à la fois présent et absent. Le moyen de lever le sortilège empêchant l'accès à ce « paradis perdu du sens » est d'ailleurs vite congédié, car à peine Lybriande a-t-il révélé l'oracle qu'il a recueilli auprès de Bellinde est a-t-il proposé de s'associer à Phillis pour accomplir le sacrifice du plus fidèle amant et de la plus fidèle amante, que Phillis désapprouve ce projet. Cette proposition ressemble même plutôt à une provocation de la part de Lybriande pour amener Phillis à avouer que l'amour qu'elle a pour Diane est trop faible. Ainsi, même l'enjeu le plus important, à savoir le recouvrement de l'unique source fiable de vérité, est relégué à un plan secondaire.

Le sens est donc soumis à de permanentes fluctuations dès qu'il est soumis au risque de la parole, qui peut toujours être trompeuse ou, à tout le moins, oblique. L'Astrée a d'office condamné tout accès à la seule source sûre de vérité, ce qui n'empêche toutefois pas les uns et les autres ou bien de chercher à y accéder de nouveau, ou bien de rechercher par eux-mêmes un moyen de garantir une meilleure adéquation entre le signe et le sens qu'ils désirent lui conférer.

La vérité, dans L'Astrée, quelque difficile à traverser qu'elle soit, constitue un horizon d'attente, valable aussi bien pour le personnage que pour le lecteur. Lequel horizon d'attente a néanmoins ceci de particulier qu'il est à la fois espéré et redouté.

Avec la fontaine de la vérité d'Amour, le lecteur est en possession d'un enjeu qui traverse toute l'œuvre de d'Urfé : le rapport que l'on entretient consciemment avec la vérité. Ce n'est pas, en effet, par un malheur du sort que ce lieu merveilleux est condamné, mais bien par la volonté des hommes. Léonide, en racontant l'histoire de Ylbie (livre II), précise que le druide qui a ensorcelé ladite fontaine a agi en accord avec les amoureux éconduits que sont Cléonard

et Gygemantz. Elle indique aussi que la fontaine de la vérité d'Aman tire son nom du fait qu'elle dévoile « la trahison des amants » : cette vérité est donc immédiatement placée sous le signe, pessimiste, de l'insincérité ; autrement dit, cette fontaine montre moins la vérité qu'elle ne la rétablit. L'existence même de la vérité n'est pas remise en cause, mais, telle qu'elle est donnée ici, elle suppose malgré tout qu'elle est souvent dissimulée, et ce, volontairement. Il est donc tout à fait significatif que Cléodamas, pris d'un « furor » telle que Léonide compare ce prince à un « chien auquel on a jeté un caillou », frappe le marbre de la fontaine et finisse par briser son épée sans avoir vu ce qu'il ébrèche l'objet de sa colère : symboliquement, on comprendra que la vérité est immuable et que nulle force ne peut l'altérer. Le dépit le pousse donc à donner lui-même ses animaux au druide pour empêcher tout accès à la fontaine. En fait, cette inaccessibilité est au moins autant le fait du dépit amoureux de Cléodamas et de Gygemantz que de la magie du druide anonyme qui leur a proposé ses services. Cela signifie que, fondamentalement, la vérité déplaît ; elle convainc les hommes par ce qu'elle leur fait connaître. C'est une autre manière de montrer que l'homme est responsable de sa propre déchéance. Au demeurant, c'est le sacrifice de l'homme qui permettrait d'accéder de nouveau à ce « paradis des sens », et l'on sait que Lybrande lui-même est partagé entre le désir de savoir la vérité sur sa propre origine et la peur de mourir, car telle est la teneur de l'oracle que lui a donné Bellinde.

Enfin, Cléodamas refuse ostensiblement de revenir à la fontaine de la vérité d'Aman. Sa attitude montre que la libido sciendi peut être satisfaite par d'autres moyens et avec plus de patience ; autrement dit, même par les moyens contournés du dialogue et de l'interaction sociale, on peut faire coïncider l'être et le paraître. Bien plus, l'adéquation du signe avec la vérité fait parfois progresser le roman, et les personnages de *L'Astée* ne sont pas condamnés à une illisibilité totale. Par exemple, Astée elle-même ne reste pas longtemps dans l'erreur après que Lycidas lui a cité les vers que Cléodas avait composés pour elle : la lettre qu'elle trace dans son chapeau achève de la convaincre de la vérité de l'amour de Cléodas. De manière plus probante encore, le paraître se conforme à l'être lorsque le mal d'amour augmente : Cléodas, à deux reprises, se trace en proie à un grave amaigrissement dû à l'extrémité de son mal. La première fois est même notée par Astée elle-même, au livre IV : après avoir récupéré l'une des lettres de Cléodas enferrées dans des balls de cire flottant sur le Lignon, Lycidas a cherché son frère pendant trois jours pour le retrouver enfin, près de la source de la rivière, maigre, défiguré « et tout autre qu'il ne semblait être ». La seconde fois constitue la clausule du livre III (et, par là même, de la première partie) : on y voit Cléodas

errant près du Lignon, s'alimentant très peu, au point que la parasite que lui a donnée Léonide lui dure un certain nombre de jours. Ainsi, le parasite fait voir l'être, comme le suggère, du reste, le narrateur à la toute fin du livre VIII en supposant que si Astée voyait Éléda dans un tel état, elle se réjouirait de savoir, sur la base de tels signes, que son amour pour elle est demeuré intact. La vérité de l'être s'ancre donc dans leurs corps, à tel point que ceux-ci s'alimentent lorsque l'amour est extrême. Et même si l'état de Éléda à la fin de la première partie n'aide en rien l'action, la première occurrence de ce phénomène a été efficace dans le déroulement du roman. On est plutôt dans l'alternance entre coïncidence et non-coïncidence de signes et de significés que dans la non-coïncidence continue.

En parallèle de cette vérité qui abîme les êtres, il y en a une autre qui est portée par un personnage atypique mais indispensable de L'Astée : Hyfas. Celui-ci, en effet, professe à la fois l'inconstance en amour et la sincérité en paroles : lui qui a pour principe de « n'être jamais muet » pour plaire à autrui n'est pas un homme du message pour autant. Son histoire montre qu'il a appris ce qu'il en coûtait de ne pas d'abord laisser parler son propre penchant : passant de Carlis à Illiane puis de Illiane à Carlis, il s'est maladroïtement mis dans une situation de « bâillement » du signe et du sens, a été pris en flagrant délit de mensonge et a, depuis, renoncé à toute forme de faux-semblant. Il est ce qu'il professe, et il professe ce qu'il est, quitte à susciter le rire parmi la communauté : il se veut « inconstant » et n'est pas intéressé par l'amour absolu et exclusif dont il voit qu'il est à la source de bien des malheurs. Ainsi Hyfas a tracé un régime de parole et de comportement, autrement dit un régime de « parasite » qui est tant à fait adéquat avec son être. Celui qu'il raille en permanence, à savoir Eucis, met aussi librement en adéquation son être et son parasite : il se cache pas son défil perpétuel. Mais il a eu recours, comme le raconte Léonice, à la feinte pour assurer son bonheur pendant que Cléon vivait. C'était une feinte parfaitement réussie et qui s'effectuait à deux niveaux : Cléon demandait à Eucis de feindre d'aimer Léonice et en même temps suggérait à celle-ci d'ordonner à Eucis de l'aimer, elle. Cette mystification a pour seule victime Léonice, mais la permanence de son amour pour Eucis, qui se change, après le jugement de Philandre, en haine pour Philis et pour Philandre, la pousse à semer la discorde de la jalousie parmi les bergers. Hyfas se comporte donc bien plus pacifiquement et avec bien plus de gaieté que tous ceux qui cultivent l'art de la feinte : il propose un « paradis » de vérité qui lui est propre.

Epreuve - Matière : 101-0893

Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Toute vérité n'est donc pas inaccessible dans L'Astée : les signes ne sont pas systématiquement destinés à être « à jamais » « illisibles », ni le sens à être « à jamais insaisissable ». Mais cet apaisement du tirailllement entre vérité et message, entre être et paraître suppose des sacrifices : le sacrifice de soi (Hybrande) ou de l'estime dont on jouit en société (Hylas). Au reste, il n'est pas interdit de voir que tous les pièges du paraître qui sont disposés par l'art du message peuvent être dissimulés par une enquête sur le langage lui-même.

Dans ce roman de la parole qui est L'Astée, le langage peut servir d'arme létale comme de baume réparateur. C'est pourquoi, même si les personnages achopent régulièrement sur leur vérité propre et sur celle de l'autre, ils sont toujours en train de reconstruire le sens de leurs actes et de leurs paroles. La parole occupe une place prépondérante dans L'Astée, à tel point que la première partie est constituée à 66 % de discours rapportés ; cette part est de 50 % environ pour chacune des trois parties suivantes (nous ne mentionnons pas la dernière partie, qui n'est pas attribuable à d'Ulysé). C'est pourquoi l'auteur soutient que « l'écriture de L'Astée » est une « quête » en tant qu'elle est une discussion. Les investigateurs sont ceux qui parlent entre eux de certains phénomènes et qui donnent leur interprétation de faits. Libre au lecteur de les suivre ou non : il a sous les yeux tous les témoignages dignifiables. Les personnages eux-mêmes sont parfois conduits à confronter la parole de l'un avec celle de l'autre, et à cet égard le roman devient assurément une « métaphore de la vie » de ces personnages qui vont de témoignage en témoignage afin d'envisager de façon critique

non seulement les événements dont il est question, mais encore la parole de ceux qui les racontent. Deux exemples relèvent de ce schéma. D'abord, Léonide est le personnage auquel la narration s'attache le plus : elle n'est absente d'aucun des onze livres de la première partie et c'est parce qu'elle est en quête d'informations sur Écladon que nous la voyons écarteler puis fréquenter le bourgeois puis Lybrande ; c'est parce qu'elle est à l'auberge que nous entendons Cléonthe décrire à Polémas les ressorts de sa tromperie ; c'est parce qu'elle accompagne Adamas que nous l'entendons raconter l'histoire de Galathée et de Lindamon. Par ses déplacements et par son attention aux discours multiples qui l'environnent, elle est au centre de l'attention du lecteur. C'est donc en grande partie grâce à elle que, pour nos lecteurs, les signes cessent d'être « illisibles et indéchiffrables » ; la juxtaposition des discours n'est pas un simple artifice diégétique de la part de l'auteur : elle se justifie en partie par les personnages qui unifient par leur présence et par leur compréhension cette polyphonie complexe. Adamas est le second exemple de cette unification de discours, et ce que nous venons de dire de lui relativement à son interaction avec Léonide justifie que ce personnage soit sollicité ici. Il se distingue, en effet, en ce qu'il entend deux points de vue différents de la même histoire : l'histoire de Galathée et Lindamon qui lui est racontée par Léonide et l'histoire de Léonide qui lui est rapportée par Lybrande concernent en partie les mêmes événements, et la seconde permet à Adamas de comprendre certains faits et sentiments que la première passe sous silence. C'est ainsi qu'il apprend (et le lecteur aussi) quelle était la relation de Léonide et de Polémas avant que celui-ci ne devienne l'amant de Galathée, et quels sont les sentiments réels de Léonide pour Écladon. Par conséquent, les incertitudes liées à l'oralité des récits sont réduites par la confrontation des témoignages.

En outre, certains actes des discours sont susceptibles de remédier aux écarts existant entre l'expression et l'intention. La quête de sens n'est donc plus tant « indéfiniment reportée » que déportée dans d'autres directions en fonction des nécessités des relations sociales : ainsi, le repentir et le pardon apportent une solution aux écarts qui ont distendu le lien entre les uns et les autres.

Le repentir d'Astée, qui reconnaît de quel malheur elle s'est rendue coupable,

la fait progresser mais ses effets demeurent imparfaits. En revanche, la tromperie de Filandre, qui s'est travesti pour pouvoir fréquenter Diane, a d'abord réussi, quand elle a été décelée, la colère de la bien-aimée avant que celle-ci n'accepte, de bon cœur qui plus est, de pardonner à Filandre son audace et son déguisement. En cela, ce deux personnages sont comparables à Céladon et Astrée lors de l'épisode de la panne de Vénus, où Astrée pardonne vite à Céladon son stratagème téméraire. Mais le cas de Filandre est plus exemplaire en ce que ce personnage formule plus clairement un repentir. En guise de dernier exemple, où l'on voit que le langage peut bel et bien réparer les vivants, il faut mentionner Lycidas et Phillis. Phillis est en effet le personnage qui, dans *L'Astrée*, illustre le mieux la grandeur du pardon, après qu'Ulimpe est tombée enceinte de Lycidas, à telle enseigne que sa cousine Astrée ne la comprend pas. Et de fait, Astrée se monte, au livre I, implacable avec un innocent : les deux femmes sont diamétralement opposées de ce point de vue. Par-delà la multiplicité des signes, c'est donc le langage et ses pouvoirs qui sont interrogés par le roman.

Or le langage astréen n'a qu'un moteur : c'est l'amour. Car *L'Astrée* présente avant tout « les divers effets de l'honnête amitié » traduits en langage humain, que ce soit pour décrire les relations interindividuelles ou pour tenter de caractériser et de définir l'amour. Celui-ci agit comme catalyseur de l'être et de l'interrogation sur l'être, dans la mesure où il pousse ceux qui l'éprouvent à agir de certaines manières et à se demander la raison de leur comportement. C'est pourquoi la dissimulation de l'être est si coûteuse à Céladon et à Célin, qui multiplient les lettres à l'adresse de leur bien-aimée et les poèmes prononcés à voix haute (mais rarement adressés à quelqu'un d'autre qu'à eux-mêmes). C'est aussi la raison pour laquelle Filandre est contraint, s'il ne peut pas avouer son amour à Diane dans le déguisement qu'il porte, de proclamer sa flamme la nuit, dehors et sans témoins. L'amour n'est pas quelque chose que l'on cache sans conséquences sérieuses, et pourtant son avènement même est pénible. Hylas est, à ce titre, heureux d'avoir su maîtriser les excès que ce sentiment provoque. Au reste, le statut des personnages astréens est moins important qu'il n'y paraît : certes ce sont, comme l'indique l'auteur lui-même (dans la préface et dans la « Lettre à la légèreté Astrée ») et comme le raconte Céladon, des aristocrates qui ont délibérément choisi de revêtir l'habit de bergers, et non d'antihéros campagnards ; certes le caractère urbain de Sylvanche et la haute naissance de Céladon transparaissent dans le discours qu'ils sont capables de tenir et les mythes s'en rendent compte. Mais les écrivains les plus intéressants

entre l'être et le paraître, entre le signifiant et le signifié, sont ceux qui dépendent d'un facteur qui est commun à tous : l'amour. Si donc L'Astée est une « interrogation ontologique sur la vérité et le message », ce n'est pas « (tant) autant qu'une longue suite d'histoires d'amour » mais en tant que longue suite d'histoires d'amour, car c'est l'amour qui altère les êtres tant en les passant à s'exprimer.

Ainsi, si le roman est une « métaphore de la vie », comme le dit T. Gide, c'est d'abord en ce qu'il fait voir les chemins de traversée empruntés plus ou moins délibérément par ses personnages. Mais L'Astée raconte bien moins d'histoires qu'elle n'en fait raconter aux personnages eux-mêmes : par conséquent, au-delà même des illusions et des malentendus qui font le malheur de uns et de autres, tout récit est susceptible d'être informé par une subjectivité elle-même encline au « bâillement » entre vérité et message. Or le motif majeur des récits de L'Astée est précisément un affect protoforme qui, en plus d'altérer les êtres en profondeur — comme le montrent leurs actions parfois contradictoires ou aberrantes — est lui-même objet de débats navrés et incessants : l'amour. La vérité de cet amour est d'emblée donnée comme ayant été accessible mais se l'étant plus, du fait du sortilège qui frappe la Fontaine. D'où la pertinence de l'idée d'un « paradis perdu du sens ».

Cependant, malgré l'attraction qu'exerce cette fontaine en tant qu'horizon d'attente, il n'est pas impératif d'y recourir et l'être intime des personnages demeure accessible à l'autre, à condition — et c'est tout le problème — que son expression soit libre. Ainsi, le sens n'est pas éternellement « inassignable » mais toujours objet de dantes, et la dichotomie entre accessibilité et opacité de l'être s'explique de façon plus positive par la « tyrannie » capricieuse d'Amour. Le Forçé était un lien de « privilège surnaturel » et de « franchise » ; si donc il y a déchéance, elle tient au paradis perdu de la liberté. L'illibilité des signes vaut surtout pour ceux qui ne savent pas dominer leurs passions ; à l'inverse, ceux qui, à l'instar d'Hylas, gardent une certaine maîtrise de soi au qui, comme Phillis, sont capables d'effacer par le langage les dommages qui ont été commis, sont à même de conférer au roman une dimension moins pessimiste qu'on pourrait le croire en constatant les graves « dérivés » des signes ».